DEAD
END

Stanley Greene
SUR LA ROUTE DE KATRINA

Pendant trois ans, après l'ouragan qui a dévasté à la fin du mois d'août 2005 La Nouvelle-Orléans et le grand Sud américain, Stanley Greene n'a cessé de revenir sur place. Pour voir et témoigner du sort de milliers de réfugiés livrés aux spéculateurs sur fond de malaise racial. Une Amérique incapable de guérir de ses plaies après une catastrophe naturelle, et aujourd'hui meurtrie par la crise financière, qui met tous ses espoirs dans le nouveau président élu en novembre. Ce grand reportage – photos et texte – de Stanley Greene est un état des lieux.

Double page précédente

STANLEY GREENE
LAKE VIEW, LOUISIANE, 2007
«Dead end», c'est l'impasse. Cette photo a été prise l'an dernier mais aujourd'hui, trois ans après le passage de Katrina, ces maisons sont encore en ruine.

STANLEY GREENE
BILOXI, MISSISSIPPI, 2006
Une bonne partie de ce quartier a été détruite mais cette habitation est restée debout. Peu de gens reviennent, les familles partent s'installer ailleurs dans l'Etat.

210

STANLEY GREENE
LAKEVIEW, LOUISIANE, 2007
Ce quartier de la classe moyenne est resté dix-huit mois sous l'eau. A cause des dégâts causés par l'inondation, pendant longtemps personne n'a voulu revenir. Comme il y a pénurie de logements, les gens commencent à reconstruire et à rouvrir les différents quartiers autour du lac Ponchartrain. Cette rue reste abandonnée, comme un rappel de ce qui a été et n'est plus.

STANLEY GREENE
VIOLET, LOUISIANE, 2007
Le passe-temps favori des Américains. Tous les dimanches, sur un terrain de base-ball, près du cimetière en ruine, les policiers du coin jouent contre les casseurs et la communauté noire de Violet. Comme l'a dit un joueur noir : « C'est tout ce qu'il nous reste... une batte de base-ball et une balle pour oublier les problèmes, sur un terrain de jeu où on est tous égaux. Et pouvoir sortir tous les dimanches et battre la police avec une batte, sans se faire arrêter. »

STANLEY GREENE
SLIDELL, LOUISIANE, 2007
A la façon d'une pathétique sculpture moderne, la queue d'un petit avion de tourisme se dresse au milieu d'un lac artificiel, deux ans après le passage de Katrina. On croirait voir une croix émergeant de l'eau, rappel de la force de l'ouragan et de la fragilité de l'homme.

STANLEY GREENE

son reportage – photos et texte – dans le sud des Etats-Unis

Depuis l'ouragan, ils ont sombré dans le chaos, comme aujourd'hui tout leur pays

L'histoire de l'Amérique est celle des relations de race. Mark Twain, l'un des critiques les plus renommés, les plus admirés et les plus acerbes de cette nation, a consacré toute une vie à démontrer qu'elle avait une vision déformée d'elle-même. Presque un siècle après la mort de Twain, une complexe affaire raciale fait la une des journaux américains. Katrina, l'énorme tempête qui a balayé le delta du Mississippi et la région bordant le golfe du Mexique à la fin août 2005, a, de fait, détruit La Nouvelle-Orléans et, par la même occasion, tout simulacre d'égalité. Ce cyclone, de catégorie 5, a déchaîné le démon insidieux du racisme, levant une fois encore le voile sur l'histoire tourmentée de l'Amérique. Des spéculateurs de toutes origines ont émergé pour faire des milliards de dollars de profit grâce à l'immobilier, au détriment des citoyens, et ce, dans le contexte dramatique d'un égoïsme gouvernemental à l'échelle locale et nationale, sur fond de malaise racial et d'avidité débordante. Si ces maux jumeaux sont effectivement l'histoire de l'Amérique, Katrina n'en est malheureusement qu'un nouveau chapitre.

Les catastrophes de grande ampleur sont souvent l'occasion pour le monde de panser les plaies des délaissés en proposant un flot d'aide et d'argent, et permettent de réévaluer les devoirs de chacun. Le tsunami qui a frappé la région de Banda Aceh, en Indonésie, et tout le sud-est de l'Asie et de l'océan Indien en décembre 2004 a révélé à la fois la capacité et le désir des gens de réagir face à la tragédie. Et pourtant, la corruption et le manque de responsabilité ont gâché une bonne partie des efforts humanitaires : des millions de dollars ont été gaspillés ou simplement volés.

Katrina nous a montré que l'Amérique ne traitait pas mieux ses victimes. L'ouragan a révélé le pire aspect du pays. Dans un premier temps, très bref, les survivants se sont unis. La misère a toujours un public et, horrifiés par les scènes télévisées de foules en détresse ou d'habitants désespérés agitant des drapeaux blancs depuis leurs toits, le reste des Etats-Unis et le monde entier ont répondu. Mais le filet de sécurité garanti à tous les

STANLEY GREENE
LA NOUVELLE-ORLÉANS, LOUISIANE, 2007
Un drapeau américain en lambeaux, abandonné dans une église du quartier de Lower Ninth Ward, est toujours là deux ans après que les eaux ont disparu. Il ne reste que de la boue.

Américains dans le besoin, en toutes circonstances, était troué. Appeler les déplacés des « réfugiés » est devenu la norme, allant ainsi à l'encontre du sens littéral du terme, comme si le sort de ceux qui ont dû quitter leur Etat pouvait être rapproché du cas des Darfouris au Tchad ou des Iraquiens en Jordanie. La guerre de Sécession a peut-être pris fin au XIXe siècle, mais la division Nord-Sud reste inchangée.

L'année 2005 a vu trois des plus grosses tempêtes jamais enregistrées aux Etats-Unis balayer ce pays : Katrina, Rita et Wilma. La moins puissante des trois, Katrina, a eu l'effet le plus dévastateur, causant 80 milliards de dollars de dégâts sur une superficie équivalente à celle du Royaume-Uni. Les habitants de La Nouvelle-Orléans ont été les plus durement touchés ; et, le long de l'autoroute I 10 – l'une des trois qui traversent les Etats-Unis – on souffre dans l'ombre.

Les Etats qui composent le tiers inférieur de l'Amérique du Nord pourraient porter au romantisme. Le passé et le présent coexistent vraiment : une église à chaque coin de rue ou presque, des drapeaux confédérés qui flottent au vent. Les noms des ouragans comme Betsy, Katrina, Rita et Camille sont prononcés avec un mélange de familiarité et de peur. Des querelles familiales datant d'avant la guerre de Sécession sont encore entretenues, comme si l'affront datait d'hier, dans les odeurs alléchantes de crevettes et d'huîtres mélangées aux gombos, pois, riz, pain de maïs et bananes grillés, dans des villes oubliées bordant les autoroutes 10 et 90 le long du golfe du Mexique.

L'ouragan était trompeur. Les visages dans les journaux télévisés, sur les couvertures des quotidiens et des magazines, étaient noirs et désespérés, alors que, dans la réalité, les visages des « pilleurs », quand on ne les appelle pas des « chiffonniers » ou des « survivants », étaient blancs, noirs, asiatiques... Tous, ils ont pris ce qui ne leur appartenait pas pour échapper à la déshydratation ou à la famine. Le sentiment général reste que la tempête est un « problème noir », et, aux Etats-Unis, être noir, c'est-à-dire non-blanc, et pauvre, cela veut dire être invisible. Intellectuel brillant et >>suite page 33

Photo page précédente
STANLEY GREENE
LA NOUVELLE-ORLÉANS, LOUISIANE, 2007
Ancienne prostituée, droguée et malade du sida, cette femme meurt à petit feu. Avant Katrina, elle suivait un traitement et recevait des médicaments pour freiner la progression de sa maladie. Mais après l'ouragan, toute assistance a été supprimée, son dossier a été égaré, elle ne reçoit plus de soins et n'a pas d'argent pour payer son traitement. Une condamnation à mort.

STANLEY GREENE
LA NOUVELLE-ORLÉANS, LOUISIANE, 2007
Cet homme est diacre. Il encourage ses paroissiens à investir dans l'immobilier et à lui vendre leur maison, qu'il retape et revend ensuite beaucoup plus cher. Il se sert de travailleurs mexicains, qu'il paie trois fois rien, et utilise des matériaux bas de gamme pour les travaux. Il ne voit pas en quoi il agirait mal puisque les entrepreneurs blancs font pareil, et que lui au moins paie mieux qu'eux. Ces maisons sont dans le quartier Lower Eight Ward.

STANLEY GREENE
GRETNA, LOUISIANE, 2006
Un shérif venu d'ailleurs, avec d'autres,prétendu-ment pour empêcher le pillage des maisons bourgeoises. En réalité, ils barraient l'autoroute pour empêcher les Noirs de fuir après l'ouragan.

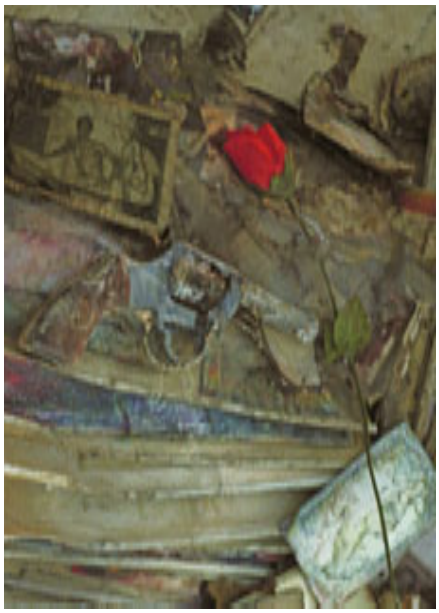
“Je regarde les nécrologies dans le journal. Avant, il y en avait deux ou trois pages... maintenant, cinq ou six”, dit Shakespeare

>>suite de la page 30 militant pour les droits civiques des Noirs, William E.B. DuBois [1] a dit un jour : « Ainsi va le Sud, ainsi va l’Amérique. »

Plus de 90 habitants de la commune de Biloxi sont morts durant la tempête, un tribut qui s’ajoute aux 2 000 autres vies perdues en Louisiane et en Alabama. Biloxi, près des villes de Gulfport et de Pass Christian, est une bande de terre le long du Mississippi surnommée « la Riviera des rednecks » (petits Blancs) pour ses divertissements, ses restaurants, ses hôtels et ses casinos flottants. Elle a été l’une des premières agglomérations détruites par Katrina sur les rives du Mississippi. Divisée dans tous les sens du terme, une ligne de chemin de fer la coupe en deux. Du côté sud des rails, on trouve surtout des hôtels particuliers immaculés, des maisons de jeux scintillantes et des résidences bourgeoises. L’argent des assurances et les bénévoles ont afflué vers la zone. Au nord des rails, la communauté est principalement noire et asiatique. Il reste des débris éparpillés et la plupart des maisons sont condamnées ou abandonnées par leur propriétaire. Le contraste est particulièrement saisissant au bord du fleuve.

Aussi loin qu’on se souvienne, le dimanche, à Violet, Louisiane, on passait l’après-midi au terrain de base-ball à boire de la PBR (bière Pabst Blue Ribbon), à manger des saucisses ou des chips épicées tout en regardant deux ou trois matchs d’affilée. Les fans les plus jeunes s’asseyaient sur les pierres tombales du cimetière noir de Violet pour boire des sodas, fumer de la marijuana ou dormir. « C’est tout ce qu’il nous reste maintenant, raconte, en juillet dernier, DeNardi alors qu’il dépose son neveu à un match. Aux matchs, tout est une histoire de famille. J’ai perdu un frère après la tempête. Il avait été évacué à Dallas et s’est fait descendre par des types de là-bas. » Après s’être garé sur le parking du cimetière, il marche, désinvolte, entre les tombes ouvertes et les pierres tombales fissurées. « Je fais ça souvent, explique-t-il. Cet été, c’est la première saison de soft-ball depuis Katrina. On fait ce qu’on peut, mon pote. »

Comprendre la mythologie du Sud aide à croire à ces histoires qui refont surface plusieurs années après Katrina, comme celle d’un homme de La Nouvelle-Orléans qui, tombé dans la déprime, finit par cuisiner sa petite amie après l’avoir découpée en morceaux, puis sauta du toit de l’Omni Royal Hotel. Ou celle du photoreporter tellement traumatisé par ce qu’il voyait qu’il rentra dans un commissariat avec sa voiture et supplia les policiers abasourdis de le tuer. Ou celle des milliers de caravanes données aux victimes par le gouvernement américain, qui se révèlent contaminées au formaldéhyde, une substance cancérigène utilisée pour la conservation des cadavres. Toutes ces histoires sont vraies : les incrédules n’ont qu’à regarder le quartier de Lower Ninth Ward de La Nouvelle-Orléans, où les Blancs s’aventuraient rarement auparavant, mais où ils payent maintenant 35 dollars par personne afin de faire un tour du vaste terrain vague dans le



STANLEY GREENE
LA NOUVELLE-ORLÉANS, LOUISIANE, 2006
Le pistolet et la rose : dans le quartier de Lower Ninth Ward. Après la descente des eaux, quelqu’un a déposé une fleur sur ces vestiges.

confort de leurs minivans, pendant que Hollywood, pour le tournage d’un film d’action, recrée les pires scènes de dévastation.

« Les habitants de Violet ne savent pas quoi penser », dit Shelton Alexander. Assis sur la dalle de béton qui soutenait sa maison, il contemple le naufrage de sa rue. Alexander, connu sous le nom de Shakespeare, a consacré la plus grande partie de sa vie adulte à écrire et réciter des poèmes pour la communauté. Il fait partie des milliers d’habitants de La Nouvelle-Orléans coincés dans le Superdome [2] après le passage de Katrina. Il vit aujourd’hui dans une caravane prêtée par le gouvernement, avec sa mère et son jeune fils. Dans son lotissement, seule une poignée de maisons tient encore debout et beaucoup sont inhabitables. Des caravanes blanches occupent presque tout un côté de la rue.

« Il y a beaucoup de pression par ici », précise-t-il. Bien connu depuis 2001 dans le petit monde de la poésie parlée, Shakespeare a été filmé par le réalisateur Spike Lee dans son documentaire « When the Levees Broke : a Requiem in Four Acts » (Quand les digues ont lâché : requiem en quatre actes), et passe régulièrement sur la chaîne HBO. Une nuit par semaine, il reçoit pour une soirée de poésie « micro libre » au Sweet Lorraine’s, un club de jazz de la paroisse St. Bernard. « On est gelé, les gens meurent de rupture d’anévrisme, du sida, d’arrêt cardiaque et d’obésité. Il y a des règlements de comptes, les dealers s’entretuent. Je regarde les nécrologies dans le journal. Avant, il y en avait deux ou trois pages, maintenant cinq ou six. Il y a beaucoup de pression par ici. On veut voir du changement, mais du changement en mieux. » Ceux qui ont coulé avec Katrina témoignent de vies interrompues ou de blessures toujours pas pansées, des blessures profondes. ●

Stanley Greene
Traduction Alban Denoyel

A lire : « Stanley Greene », Photo Poche n° 118, éd. Actes Sud, 144 pages, 12,80 euros.

1. William E.B. DuBois (1868-1963), sociologue, poète et premier Noir docteur en philosophie de Harvard, est le père du panafricanisme.
2. Le Superdome, stade couvert de La Nouvelle-Orléans, a été utilisé après la catastrophe pour accueillir des milliers de rescapés. Les conditions sanitaires étaient si déplorables et l’insécurité telle qu’il s’était rapidement transformé en enfer.